

faire croire aux électeurs qu'on les représente dignement. Ceci ne doit pas, d'ailleurs, nous causer le moindre étonnement, car, dans ce monde, il ne faut pas se le celer, tout n'est que ruse, diplomatie, si vous l'aimez mieux ; tout n'est que montre, que parade ; tout n'est que grimaces ; tout n'est que mensonges ! mais mensonges élégamment vernis, somptueusement dorés ! *O admirabile commercium !*

La foule, qui accourt, tous les jours, aux exercices de la neuvaine, a donné à nos rues une activité, un air de fête qui n'est pas ordinaire. Les plus passantes sont littéralement encombrées, deux fois le jour, par la troupe des fidèles qui défile, lentement et à petits pas, au milieu d'une double haie d'admirateurs du beau sexe pieux, lesquels admirateurs ne craignent pas l'humidité des pavés et demeurent, des heures entières, debout, au coin d'une rue, à attendre un regard, un sourire, rarement avec succès, presque toujours inutilement.

La clôture de la neuvaine a été célébrée, mercredi, avec une pompe supérieure, s'il est possible, à celle de l'an dernier. Les voûtes du temple ont résonné, jusqu'à six heures du soir, des hymnes saints, et la voix du prédicateur s'est pour la dernière fois, adressé à son immense auditoire, pour le remercier de son zèle à entendre la parole de vérité, de sa piété, de son recueillement, pour l'encourager à continuer fermement à persévérer dans les bonnes résolutions formées.

Nous aimons ces réunions de tant d'hommes, de femmes, d'enfants ; cette fusion bienfaisante de tous les états, de tous les sexes, dans un seul et même but ; dans une seule et même pensée : la morale et la religion. Et si l'on abuse, quelquefois, des choses les plus saintes, toujours est-il vrai de dire, en thèse générale, que les exercices religieux qui sont suivis dans ce pays par un si grand nombre, ont toujours un effet salutaire sur la masse, rendent le peuple meilleur.

*Change begets change*, a dit Dickens. Le changement engendre le changement. C'est là une vérité que personne ne niera, et dont l'incontestabilité se fait sentir tous les jours. Qui, en effet, je vous le demande, eut jamais pu prédire une température semblable à celle que nous avons depuis une semaine. Ce n'est pas l'hiver, vous le savez bien. L'hiver, n'est-ce pas du froid intense, piquant, des voitures garnies d'élégantes fourrures, de la neige partout. — Ce n'est pas le printemps, vous le savez bien aussi ; le printemps, c'est un soleil ardent, continu sur le haut du jour, du froid sec le matin et le soir, de la boue dans les rues, et non des ornières. — Ce n'est pas l'été non plus ; l'été avec ses chaleurs, avec sa brise du soir si fraîche, si douce, si agréable, avec sa fraîcheur du matin que votre poitrine aspire avec tant d'ardeur. — C'est encore moins l'automne : l'automne avec ses feuilles d'arbres jaunies et voltigeant au vent, avec son humidité dans les maisons, avec ses pluies glacées, son soleil terne et frileux. Qu'est-ce donc ! car enfin, cette température doit ressembler à quelque chose ! nous n'en savons rien, nous vous le disons franchement, et nous ayons tout haut notre ignorance. Du froid, de la pluie, un soleil d'été pendant un quart d'heure, un vent tantôt glacial, tantôt lourd de chaleur, et tout cela à tour de rôle et se succédant avec rapidité. Nous croyons qu'il se prépare une révolution immense dans le climat de ce pays, et que les prédictions, faites par un savant de nous ne savons plus quel endroit, vont bientôt s'accomplir. Il ne s'agirait de rien moins que d'un changement complet de température ; que d'un échange, sans soulte ni rembour, entre le midi et le

nord. Celui-ci prendrait pour lui la chaleur, et celui-là le froid, le dit échange devant être bon et valable pour le temps et l'espace de six cents ans, ni plus ni moins. Ainsi messieurs, à bas les paletois, les casques de peaux fourrées, les bous, les gants en pelletterie. A bas, poêles russes et écossaises, à bas traîneaux, sleighs droits et de travers, à bas le commerce de bois !

Certes, si les prédictions de notre savant ne sont pas les divagations ordinaires d'un cerveau trop plein, il fera beau habiter le Canada et de voir en janvier, février, etc. le dandy en pantalon blanc, en gants soufre, en bottes vernies ; l'élégante en robe de taffetas rose, bleu, orange, en souliers de velours, de satin, avec l'aérien chapeau de paille de Toscane, garni de rubans assortis ! Nous espérons, pour l'amour de vous, lecteurs, et aussi un peu pour l'amour de nous-mêmes, vivre jusqu'à cette époque de miracles, pour vous en donner des nouvelles et vous en raconter toutes les merveilles.

Tout le monde a vu avec plaisir que la législature s'occupait activement du projet d'un chemin à lisses (*railroad*) entre cette ville et Portland. Il faut avouer que cela sera charmant. Figurez-vous un peu l'avantage : vous êtes garçon, libre, indépendant, vous êtes ennuyé de porter toujours la même canne, et Montréal, la petite ville, ne vous offre rien, à l'endroit des cannes, qui vous plaise, qui chatouille un peu votre goût émoussé, blasé par le contentement et les jouissances, vous vous levez le nez, vous vous grattez la tête, et vous dites en sifflant : suis-je bon enfant ! Voilà une heure que je me tourmente là bien à propos, vraiment ! N'y a-t-il pas le *railroad* de Boston. Vite, vite à l'embarcadère. Vous montez, vous vous accoudez commodément sur un coussin de la rapide voiture, vous tirez un livre, n'importe lequel, vous faites semblant de lire, vous baillez, vous vous ennuyez un peu même, mais avant que vous ayez eu le temps de faire bien toutes ces choses, la cloche a sonné, vous vous levez en allongeant les membres, la portière s'ouvre, la vapeur s'échappe avec bruit, un commis de la compagnie vous invite à descendre. Quoi ! c'est là Boston ! à la bonne heure ! Vous avez deux heures à vous, vous trottez par la ville comme un provincial à Paris, vous contemplez en courant, vous admirez en sautant, vous êtes enivré, vous allez oublier le motif de votre rapide voyage, entrez donc chez le marchand de cannes. Il en a pour tous les goûts depuis le jonc flexible jusqu'à la massue de fer, depuis le fil de laiton jusqu'au paratonnerre. Choisissez, mais dépêchez-vous, car la voiture n'attend pas ; vous montez de nouveau, vous machouillez complaisamment votre nouvelle acquisition, vous êtes étourdi de cette succession continue de tant de choses, de tant de lieux, de villages, de cheminées, de clochers, tout cela vous bouleverse, vous étonne, vous tourne la tête, vous donne le vertige ; vous vous endormez, vous rêvez machines à vapeur pour mouler le café, pour faire le chocolat ; vous avez un cauchemar de machine aérienne qui vous enlève jusque chez le soleil ; ces idées-là vous brûlent, vous consomment. Vous vous réveillez tout étonné de vous trouver à Montréal ! C'est charmant ! que vous en semble ?

Mais ce que l'on peut faire pour acheter une canne, ne saurait-on le faire aussi pour transporter de Montréal à Boston, et cela en quelques heures, certaine marchandise précieuse, certain bijou, par exemple, qu'un père barbare ne veut pas vous confier ? Mais chut ! n'allons pas don-

ner de mauvais conseils ; il sera temps de parler du mal lorsqu'il existera.

Quant à nous, nous nous empresserons d'envoyer, tous les jours, à Boston, afin d'y recueillir des nouvelles et de vous tenir au courant ensemble et en même temps de ce qui se dit, se fait, et dans la ville américaine et dans la ville anglaise. C'est là une immense tâche que nous entreprenons, et, nous en sommes sûr, vous nous saurez gré de nos efforts pour vous plaire, pour vous faire passer, chaque semaine, un quart d'heure agréable ; ce que nous disons là est peut-être vanité. Mais il est si flatteur de penser que l'on ne travaille pas tout-à-fait en vain, et qu'il y a un grand nombre de ceux qui nous lisent qui nous tiennent compte de notre zèle, de notre travail !

Nos nouvelles des Etats-Unis nous annoncent le départ de Mr. Tyler du palais présidentiel, du *White House*, accompagné d'une foule nombreuse qui lui a donné les marques les plus vives de sympathie. Le 4 Mars au matin M. Polk a pris possession du Palais Présidentiel après s'être rendu dans la salle du Sénat où il a été reçu par les Membres du Congrès, les Juges de la Cour Suprême, les Chefs de Bureaux, les Officiers de terre et de mer, les ex-Gouverneurs des Etats, les Maires de Washington et des villes voisines, les Membres des Corps Diplomatiques et les divers Comités qui l'ont ensuite accompagné au Capitole, où le nouveau Président a lu sa harangue inaugurale.

Le cabinet de M. Polk est formé comme suit :

MM. Buchanan, de la Pennsylvanie, secrétaire d'état. — Walker, au trésor. — Bancroft, de Boston, à la marine. — Gouverneur Marcy, de New-York, à la guerre. — Cave Johnson, maître général des postes. — Speaker Jones, attorney-général, M. Mason, de la Virginie, refusant ce poste.

Mardi soir est venu devant la chambre sous la forme d'un bill introduit par M. Draper le procureur-général de l'ouest, la question tant controversée de l'Université de King's College, et certes, si on peut emporter une question par l'éloquence la plus brillante et la plus solide, M. Draper est certain du succès de son projet de loi. Nos lecteurs savent déjà qu'en 1828, en mars, une chartre royale fut accordée par Sa Majesté George IV. à une certaine corporation du Haut-Canada, qui devait être appelée "l'Université de King's College." Cette chartre conférait à la dite Université des droits, des privilèges, immunités, etc., d'une nature entièrement exclusive. Il ne s'agissait rien moins que d'établir un Collège Royal Anglican, où l'on formerait l'éducation de la jeunesse de cette province qui appartenait surtout à la haute église d'Angleterre.

En vertu de cette chartre, ce collège fut établi et prit possession des terres immenses qui lui furent accordées. Mais, dès les premiers jours de son établissement, il y eut un mécontentement général dans le pays. On se plaignit que la province, à son enfance, n'avait aucun moyen d'ouvrir des collèges pour l'éducation de la jeunesse, et qu'il était tout-à-fait injuste que tout le peuple, sans distinction de religion, ne put jouir des avantages d'une éducation universelle. M. Draper a admis, dans son habile discours, que le collège était originairement fondé comme un établissement appartenant à la haute église d'Angleterre. Mais il a dit ensuite que, sur les plaintes du peuple de la Province, deux dépêches, l'une, en date du 19 novembre 1831, et l'autre, du 17 juin 1833, adressées à sir John Colborne par le ministre des colonies, exprimaient bien explicitement le regret qu'éprouvait Sa Majesté de voir,